

## « Fêtes d'automne »

Stéphane Lépine

---

Number 24 (3), 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29482ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Lépine, S. (1982). Review of [« Fêtes d'automne »]. *Jeu*, (24), 120–122.

parmi la ferraille et les rats. Un beau ramassis de clichés! Son kodak mitraillera cette foire apocalyptique qui ostracise statue (la Pietà), déesses (Civa et Lara), rats (Alex Parmentier, Frank), etc. Rien de plus comique que ce bateau qui coule, que ces rats en bermuda qui nagent dans toutes les directions, qui trouvent momentanément refuge au bout du monde dans les religions orientales, là tout près, dans le drambuie...

Est-ce la pluralité factice de ces voix qui se perdent d'ergotage en ratiocination, ou encore les injonctions répétées (et particulièrement lassantes) du docteur Münch — « voyez-vous? » — ou peut-être surtout les effets imprévisibles de ce style bâtard, pompier, qui adopte en même temps tous les tons et tous les poncifs — baroquisme, éclatement de l'écriture, éloge de la folie, etc.? Quoi qu'il en soit, avec cette « sonate pour un acteur », René-Daniel Dubois nous livre une pièce fort dissonante, hermétique sous plusieurs aspects, bavarde. L'avenir appartient aux banlieues du globe, écrivait Cioran. De Longueuil à New York, il y a un saut dans le vide que même un « pape en devenir, un pompier, un monstre du Loch Ness »<sup>1</sup> ne peuvent franchir.

**gilles lapointe**

## « fêtes d'automne »

Pièce de Normand Chaurette. Préface de René-Daniel Dubois. Montréal, Leméac, collection « Théâtre », n° 112, 1982, 138 p.

### la passion selon normand chaurette

*Fêtes d'automne*: temps des réjouissances et des célébrations, lieu de réunion où les fidèles assemblés proclament la victoire bienheureuse de Joa, son entrée glorieuse dans un espace où « l'horizon n'a pas de frontière ». *Festas dies autumnii*: dernière partie de la messe du requiem. L'office liturgique se termine ainsi. Le lecteur a été convié à une cérémonie sacrée à la mémoire de Joa, figure mythique du poète dont le génie créateur est tragiquement refoulé. Normand Chaurette/l'officiant nous en offre un témoignage, se fait en quelque sorte « évangéliste », pose le personnage de cette femme comme unité à l'intérieur du système représenté. Sa pièce marque les différentes étapes de sa quête, sous la forme d'un chemin de croix, respectant le découpage de ce chant pour les morts qu'est le requiem. On assiste à l'assomption, à la fois inquiète et jubilatoire, de l'être fragmentaire en proie au désir. Joa participait à cette vieille conquête métahistorique de la reconstruction du sujet.

Joa est une voyante. Incarnation d'une Danielle Sarréra<sup>1</sup> ou d'un Arthur Rimbaud, Joa écrit. Elle parle de sa recherche, dit sa désorganisation et sa volonté de vivre l'organisation primitive.

1. Les écrits de Danielle Sarréra tiennent tout entiers dans les trois courts textes réunis et publiés sous le titre d'*Oeuvre* (Paris, Nouveau Commerce, 1966). Écrits sur des cahiers d'écolière, ils furent sauvés de l'oubli par Frédéric Tristan qui en fut le dépositaire. Danielle Sarréra s'est donné la mort en 1949 à l'âge de dix-sept ans. L'oeuvre de Danielle Sarréra a eu une grande importance dans la genèse des premières versions du texte de *Fêtes d'automne*.

1. Tiré de la notice biographique, p. xxiv.

« Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète ».<sup>2</sup> Joa est au centre d'un combat de récits où chacun des joueurs sait bien que la parole confère le savoir et le pouvoir. Née d'un père aveugle et boiteux, d'une mère dominatrice qui croit connaître « la différence entre le bien et le mal », Joa veut dire je. Tous, autour d'elle, la désirent, la convoitent. À commencer par sa mère, Memnon, qui semble à l'origine de tout, celle qui a provoqué l'ouverture, le mouvement; cette mère qu'il faut oublier pour bien se souvenir de soi-même. Il y a Mère H. Augustine, la double mère, mais celle dont le nom n'apparaît pas tout entier; elle détient les ficelles du pouvoir, la voie et la vérité d'une vie obscure et refoulée. L'amie, Magali Lange, qui la retient et la rappelle au monde, l'enveloppe, l'emmailote comme un enfant qu'on protège. Et Simon, Simon le Feu, celui dont le feu prend toujours, ou Simon-Pierre, premier apôtre du Christ.

Joa est poète. À l'image de Nelligan ou de Charles Charles (autres personnages du théâtre de Chaurette), Joa veut écrire, faire oeuvre d'art, pour ainsi arriver à se nommer, accoucher de sa propre création et transgresser alors le système symbolique qu'on lui impose. Par l'écriture, par l'inscription de sa parole, elle désire remporter la victoire sur les récits des autres, sur le texte d'autrui, « ce possible qui s'acharne à passer pour réel » (Michel Tournier).

Depuis le jour où sa mère l'a échappée sur le sol, depuis le moment de cette déchirure, de cette ouverture, Joa est tout entière aspirée par son désir: désir d'écrire, désir de participer à son ultime

2. Arthur Rimbaud, *Poésies, Une saison en enfer, Illuminations*, Éditions Gallimard, coll. « Poésie », 1973, p. 200.

## Fêtes d'Automne

### Normand Chaurette



ré-union en dévoilant la figure de son désir. L'autre béni/damné, l'image de la ré-union, c'est le Christ lui-même, son Sauveur: ce Chevalier du Trépan, cet époux infernal, ce roi Septant. Si ce désir est condamné, si cette mythification est, en soi, fatale, la damnation est toujours recherchée comme une joie. Tiraillée entre la foi et le hasard, elle doit rejeter le hasard et prendre soin de sa foi, protéger sa foi dans le silence et inscrire la plénitude de sa passion (son destin, son aventure suprême, sa tragédie) dans l'écriture. Ainsi, comme le dit Marta Dvorak à propos de *Prochain Épisode* de Hubert Aquin, le texte devient le lieu du « dire-faire, l'écrire-faire de la révolution, de la révélation du mot qui manque »<sup>3</sup>.

La pièce de Normand Chaurette se présente comme le procès de la création, le

3. Marta Dvorak, « Une analyse structurale », dans *le Québec littéraire*, n° 2: Hubert Aquin, p. 30.

texte de la passion vécue et racontée en progression. *Fêtes d'automne* met en scène une écriture, un être qui s'écrit et qui se construit dans et par l'écriture. « Le personnage, individualisé par la transposition dans le langage, par l'acte de création du dramaturge, devient, parce qu'il est hérétique — plus précisément — « anomique », la matrice d'une expérience possible, virtuelle. »<sup>4</sup> Joa, en écrivant son propre texte, en voulant assumer sa propre création, ne fait pas concurrence à Dieu, mais s'associe plutôt à lui, se fait artiste-dieu.

Avec *Fêtes d'automne*, Normand Chaurrette parle du besoin d'aller aux sources, de la foi et de la passion. Sa parole est pleine de désir et de fascination. Son texte est impénétrable comme le mystère de Dieu. *Fêtes d'automne*, c'est la grâce d'aller plus avant à chaque mot, plus nu, en nommant un peu plus le sujet qui nous figure.

« La nostalgie n'est pas celle du Dieu qui nous manque, c'est la nostalgie de nous-mêmes qui ne sommes pas suffisamment; nous ressentons le manque de notre grandeur inatteignable — mon actualité inatteignable est mon paradis perdu ».

Clarice Lispector, *la Passion selon G.H.*

**stéphane lépine**

## « les trois grâces »

Pièce de Francine Ruel, d'après une idée originale de Manon Gauthier, et avec la collaboration de France Arbour, Manon Gauthier et Mireille Thibault. Montréal, Leméac, coll. « Théâtre », n° 109, 1982, 104 p. Superbes photos de Francisco.

Je n'ai pas aimé *les Trois Grâces* à la scène. Je n'insisterai pas sur les raisons — nombreuses — indépendantes de la volonté de l'auteure, mais je lui en imputerai au moins une, fondamentale: le texte. Non pas qu'il fût monstrueux, débile ou inconsistant: il stagnait sur le plateau paré, comme on l'a beaucoup dit, de ses plus beaux atours. Hélas! cette esthétique de la production, ce lyrisme même, accusait, par moments, l'appesantissement et le narcissisme de la mise en scène, la grosseur de l'interprétation et les trous de l'écriture. Une pièce de théâtre devrait avoir comme mission — comme évidence! — de pouvoir traverser la scène. Je soupçonne



4. Jean Duvignaud, *la Tragédie grecque*, Louvain, Renaissance du livre, 1978, p. 10.